HAL
open science

Introduction et culture du café chez les Rwa de Tanzanie du Nord

Catherine Baroin

To cite this version:

Catherine Baroin. Introduction et culture du café chez les Rwa de Tanzanie du Nord. CHASTANET, Monique. Plantes et paysages d'Afrique. Une histoire à explorer, Paris : Karthala & ORSTOM, pp.529-549, 1998. hal-00748666

HAL Id: hal-00748666

https://hal.science/hal-00748666v1

Submitted on 5 Nov 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Catherine BAROIN

INTRODUCTION ET CULTURE DU CAFE CHEZ LES RWA DE TANZANIE DU NORD

L'introduction de la culture du café chez les Rwa ou Méru de Tanzanie du Nord[1], agriculteurs bantous au nombre de 150 000 environ établis sur les pentes sud-est du Mont Méru, illustre de façon originale l'histoire du développement des cultures de rente en Afrique. En effet, l'essor de cette culture chez les Rwa fut le fruit d'une victoire sur les colons implantés localement, qui voulaient s'en réserver le monopole et les bénéfices. Cette situation est certes loin d'être unique mais s'oppose nettement à ce qui s'est passé dans les régions d'Afrique où les cultures de rente ont été imposées aux paysans. A partir de 1954, de plus, les Rwa furent les initiateurs d'une formule inédite de développement : de leur propre chef, ils firent venir et payèrent un technicien américain pour les aider à développer la culture du café. L'intervention de cet homme fut un succès, ce qui donne à réfléchir lorsqu'on pense aux échecs de nombreux projets de développement.

1 - LES CULTURES DE RENTE EN AFRIQUE

En Afrique occidentale de colonisation française, qui dit culture de rente dit généralement culture imposée, alors que le développement de la culture du café chez les Rwa d'Afrique orientale illustre une situation inverse : ce sont eux qui s'imposèrent comme caféiculteurs, malgré l'opposition des colons locaux et, dans une moindre mesure, celle du régime colonial lui-même, qui visaient à restreindre la pratique de cette culture par les indigènes.

---

[1] Les Méru de Tanzanie, qui se dénomment eux-mêmes les Rwa, n'ont aucun rapport avec les Méru du Mont Kenya.

Il est vrai que les méthodes coloniales, entre ces deux Afriques, furent bien différentes. En Afrique francophone, les cultures de rente furent développées par des mécanismes de contrainte bien connus (COQUERY-VIDROVITCH, C. et MONIOT, H. 1984 ; SURET-CANALE, J., 1964, vol. 2). C'est l'obligation de payer l'impôt en numéraire qui, dans certaines régions, obligeait les paysans africains à pratiquer ces cultures. Si le procédé s'avérait inefficace, des moyens plus directs étaient employés : établissement d'un quota minimum de production, avec sanctions à l'appui quand il n'était pas respecté. La commercialisation de ces denrées était assurée par des sociétés de commerce qui, par leur monopole de fait, étaient en mesure d'imposer au producteur des prix d'achat si bas que ces cultures n'étaient pas rentables. Aussi limitait-il sa production au strict minimum pour obtenir l'argent de l'impôt. Cette situation était responsable, de surcroît, de l'archaïsme des méthodes agricoles.

L'Afrique anglophone, contrairement à l'Afrique de l'Ouest, fut dans une large mesure une colonie de peuplement. De nombreux européens vinrent s'y établir dans l'espoir d'y faire fortune, principalement en exploitant de grandes plantations de cultures commerciales. De vastes surfaces étaient expropriées, et les Africains contraints de travailler sur les terres des colons. Ceux-ci, pour asseoir leurs bénéfices, s'efforçaient de développer des techniques agricoles modernes et de contrôler la commercialisation de leur production, ou du moins de s'en assurer le débouché à un prix raisonnable. Dans ce mode d'exploitation, la population africaine était marginalisée : les uns, ouvriers agricoles, recevaient un salaire minime et les autres étaient tenus à l'écart des plantations.

Cependant l'implantation des colons fut variable selon les régions : ils s'installèrent naturellement dans les zones les plus propices à leurs projets, provoquant des différences sensibles de situation d'un lieu à l'autre. Ainsi la proportion de colons était-elle beaucoup plus forte au Kenya qu'au Tanganyika, et au Tanganyika qu'en Ouganda (BUIJTENHUIJS, R., 1971 : 51). Là où ils étaient nombreux, ces nouveaux venus firent bloc, autant qu'ils le purent, contre toute concurrence potentielle des paysans africains. C'est ainsi que jusqu'aux années 1950 en Rhodésie du Sud et au Kenya, ils empêchèrent les Africains de planter

les principales cultures d'exportation : le tabac en Rhodésie du Sud, le café, le thé et le pyrèthre au Kenya (MOSLEY, P., 1983 : 40). Selon cet auteur, au Kenya "african coffee growing was blocked first by fees and, when that proved to be insufficient, by administrative prohibition, until both were removed in 1949" (1983 : 40).

Dans ces zones de forte implantation européenne, ce n'est donc pas au développement sous la contrainte de "cultures de rente" non rentables pour le paysan que l'on assiste, comme en Afrique de l'Ouest, mais au contraire en raison de prix au producteur beaucoup plus attractifs, à la volonté délibérée des Africains, contre l'hostilité des colons, de développer ces cultures pour leur propre profit. L'un des problèmes majeurs qui se posait à eux n'était pas seulement de produire, mais aussi d'avoir accès aux mêmes débouchés commerciaux que les Blancs. L'histoire de la culture du café en Tanzanie et au Kenya se situe dans ce schéma général.

Il y a lieu, toutefois, de nuancer d'emblée les grandes lignes de ce tableau. Tout d'abord, il n'y a pas d'opposition absolue et complète, dans l'histoire des cultures de rente, entre l'Afrique occidentale française et l'Afrique anglophone. Dans cet ouvrage même, l'étude de Jean-Pierre Chauveau sur l'histoire de la cacaoculture au Ghana, en Côte d'Ivoire et au Nigéria depuis la fin du XIXème siècle, bel exemple de culture de rente non imposée, souligne la similarité des processus dans ces pays diversement colonisés. Inversement, la présence massive de colons dans certaines régions d'Afrique non anglophone conduisit aux mêmes tentatives de monopolisation des cultures de rente : ce fut le cas notamment pour le café sur la côte centre-est de Madagascar (FREMIGACCI, J., 1982) et dans la province du Kivu du Congo Belge (HATUNGIMANA, A., 1993). En revanche, là où les colons étaient peu nombreux, l'administration coloniale encourageait volontiers le développement des cultures de rente par les autochtones. L'essor précoce de la culture du café robusta en pays haya, au nord-est de la Tanzanie actuelle, en constitue un exemple (ILIFFE, J., 1979 : 281 sq.). Il semble donc que le nombre et le poids politique des colons ait été partout un facteur déterminant de l'histoire du développement des cultures de rente en Afrique, même si l'administration, prise entre la pression des colons et les déclarations officielles en faveur des intérêts

du petit producteur africain, eut des réactions variables selon le lieu. L'histoire de la culture du café, chez les Chaga du Kilimandjaro et les Rwa du Mont Méru, illustre cette variabilité de l'attitude des administrateurs.

2 - LES CONDITIONS DE LA CULTURE DU CAFE

Outre ces grands traits de l'histoire coloniale africaine qu'il importait de rappeler, toute histoire de la culture du café, chez les Rwa comme ailleurs, dépend d'un ensemble de conditions générales qu'il faut préciser. En premier lieu, cette culture ne peut être développée, cela va de soi, que là où la nature du sol et le climat sont appropriés. Ensuite, il faut qu'elle soit économiquement rentable et politiquement opportune. Enfin les facteurs humains jouent, à l'évidence, un rôle primordial.

2. 1. Le facteur naturel

Les deux principales variétés de café, l'arabica et le robusta, n'ont pas les mêmes exigences naturelles. Plus que l'arabica, le robusta exige beaucoup d'eau ; il lui faut un climat équatorial, chaud et humide. L'arabica pour sa part est mieux adapté que le robusta aux basses températures que l'on rencontre en altitude (entre 1500 et 1900 m), telles que les versants des Monts Kilimandjaro et Méru. Les exigences du robusta expliquent le développement de sa culture sur les plateaux à l'ouest et au nord du lac Victoria : à l'ouest en pays haya, et au nord en Ouganda (ZWANENBERG, R. M., 1975 : 70 et ILIFFE, J., 1979 : 281 sq.).

Ces facteurs naturels sont la cause principale de l'échec des premières tentatives de culture de l'arabica au Tanganyika, qui eurent lieu à partir de 1891 dans les Monts Usambara. Les sols trop acides et le climat, trop chaud et trop sec au bas de la montagne, trop froid et trop humide sur ses versants ouest, y étaient peu propices à l'arabica (ILIFFE, J., 1979 : 126-128). Par contre les essais menés ensuite sur les flancs du Kilimandjaro furent bien plus fructueux : l'arabica a pu prospérer sur ces sols volcaniques, riches et bien arrosés.

2. 2. Le facteur économique

Pour que la culture du café se développe dans les régions propices, il faut qu'aux facteurs naturels s'ajoutent des conditions économiques favorables : des techniques agricoles garantissant de bons rendements, une main d'oeuvre disponible, des transports faciles, des structures de vente organisées, des débouchés commerciaux assurés, et enfin des cours mondiaux attrayants. Tous ces facteurs sont intervenus de façon concourante dans l'histoire de la culture du café chez les Rwa. Les agriculteurs eux-mêmes se sont efforcés de maîtriser ou d'améliorer chacun des points sur lesquels il leur était possible d'agir, sans pour autant pouvoir jamais peser sur le plus déterminant d'entre eux : le cours mondial du café.

2. 3. Le facteur politique

Ce sont des considérations liées au cours mondial de cette denrée qui ont impulsé les premiers essais de plantation de café en Afrique de l'Est. Dans les années 1870-1880, en effet, la Grande Bretagne importait son café de Ceylan et d'Inde. Mais après 1880 une maladie de la feuille de caféier réduisit à néant les plantations de Ceylan, et la Grande Bretagne dut se tourner vers le Brésil pour satisfaire ses clients. Ce pays était alors le plus gros producteur mondial. La commercialisation de sa récolte était monopolisée par les Etats Unis, et les prix s'en accrurent fortement jusque vers 1890. La Grande Bretagne, qui avait fait d'appréciables profits quelques années plus tôt en vendant le café de Ceylan à sa clientèle européenne, chercha à retrouver son avantage en développant cette culture dans des régions sous son contrôle, c'est-à-dire en Afrique de l'Est. Dès 1905 la culture du café fut systématiquement encouragée chez les colons du Kenya (ZWANENBERG, R. M., 1975 : 186), tandis qu'au Tanganyika, colonie allemande de 1886 à 1914, naissaient des tentatives identiques.

2. 4. Le facteur humain

Le facteur humain, enfin, joua un rôle capital dans l'introduction de la culture du café sur une vaste échelle en Afrique de l'Est. L'arabica,

plante d'origine éthiopienne, fut domestiquée dès les XIV et XVème siècles, mais sa consommation mondiale en tant que boisson est relativement récente. Elle fut développée d'abord par les Arabes, puis par les Hollandais de Java au XVIème siècle. En Europe, le café ne fut l'objet d'une demande croissante qu'à partir du XVIIIème siècle, poussant les métropoles à en diffuser la culture, notamment en Amérique Latine, puis en Afrique.

A la fin du XIXème siècle les premières plantations d'Afrique de l'Est furent celles de missionnaires et de colons européens, que voulurent plus tard imiter les autochtones. Si les missionnaires dans leur ensemble, favorables aux populations qu'ils s'efforçaient d'évangéliser, ne s'opposèrent pas à leurs essais de culture du café, les colons par contre étaient hostiles à toute concurrence indigène dans la pratique de ces cultures lucratives. Ils craignaient de manquer de main d'oeuvre pour leurs propres plantations si la culture du café se développait chez les Africains, et ils invoquaient le risque de propagation de maladies du caféier par manque de compétence agricole des indigènes.

Cependant, les colons ne purent garder l'exclusivité de la culture du café que là où la densité de leur peuplement leur assurait le maintien d'un rapport de force en leur faveur. Ainsi furent-ils davantage en mesure de barrer la route aux Africains au Kenya qu'au Tanganyika ou en Ouganda. Au Tanganyika les colons étaient beaucoup moins nombreux qu'au Kenya, et leur implantation géographique très inégale. Quasiment absents du pays haya, à l'ouest de la Tanzanie actuelle, ils n'empêchèrent pas les Haya de développer rapidement la culture du robusta, encouragée par l'administration coloniale. Dès 1928, un paysan haya sur deux était planteur de robusta, bien avant que la culture de l'arabica ne se généralise chez les Chaga du Kilimandjaro, zone d'implantation européenne beaucoup plus forte (ILIFFE, J., 1979 : 281).

Dans le rapport de force qui opposait les indigènes aux colons, au Tanganyika, l'administration coloniale allemande puis anglaise eut une attitude nuancée. Au nom de l'intérêt supérieur du développement du pays, nombre d'administrateurs et de missionnaires soutinrent, contre les colons, les intérêts des Africains. Cette attitude de l'église contribua

pour beaucoup à l'essor du christianisme en Afrique de l'Est, comme l'illustre le cas des Rwa.

Suivant l'exemple des immigrés européens, planteurs et missionnaires, les premiers cultivateurs africains de café furent naturellement ceux qui se trouvèrent en contact direct avec ces nouveaux venus. Mais les salariés africains des plantations, s'ils pratiquaient cette culture, ne pouvaient guère la développer pour leur compte faute de disponibilité, et aussi parce que leurs patrons veillaient à ce qu'ils n'emportent pas de plants de café. Tel ne fut pas le cas des premiers convertis : les enfants qui fréquentaient les missions étaient tenus, après l'école du matin, de travailler l'après-midi sur les champs de celles-ci, où le café était cultivé à côté de plantes alimentaires. Ils se familiarisèrent ainsi avec cette culture nouvelle et purent l'introduire chez eux.

3 - LE CAFE EN TANZANIE DU NORD

Le développement de la culture du café en milieu indigène, tant sur le Mont Kilimandjaro que sur le Mont Méru à l'ouest, est directement lié aux progrès de l'évangélisation. Celle-ci débuta plus tôt chez les Chaga du Kilimandjaro, davantage en contact avec le monde extérieur que leurs voisins les Rwa. Les débuts de la culture du café chez les Rwa furent donc plus tardifs. Dans ce domaine comme dans d'autres, les Chaga servirent de modèle aux Rwa. L'histoire du café chez les Chaga sera donc d'abord brièvement évoquée. Elle est bien décrite par J. ILIFFE (1979) et S. F. MOORE (1977 et 1986).

Vers le début de ce siècle, la chute des cours mondiaux mit un terme aux premiers essais de culture de café sur les monts Usambara. Leur remontée à partir de 1910 incita les colons à s'implanter dans une autre zone, celle des Monts Kilimandjaro et Méru, où la première plantation de café avait débuté en 1894 et où les sols et le climat étaient beaucoup plus propices à l'arabica (ILIFFE, J., 1979 : 126-128 et 143-144, et MOORE, S. F., 1986 : 103).

Sur ces deux montagnes au milieu naturel également favorable à cette culture, différents facteurs socio-économiques furent la source d'un décalage historique sensible. Le café fut développé beaucoup plus tôt au Kilimandjaro. Aux XVIIIème et XIXème siècles, en effet, le Kilimandjaro était une plaque tournante du commerce de l'ivoire et des esclaves (MOORE, S. F., 1977 : 7-15) tandis que les Rwa à l'ouest restaient à l'écart de ces circuits. Ils furent donc atteints plus tard par le prosélytisme religieux occidental. La première mission chrétienne s'établit à Moshi au pied du Kilimandjaro en 1885, tandis qu'elle ne s'implantait en pays rwa que dix-sept ans plus tard, en 1902. Il est vrai que l'assassinat de deux premiers missionnaires par les Rwa en 1896 retarda de quelques années toute nouvelle tentative d'évangélisation.

Impliqués plus tôt dans le commerce à longue distance, les Chaga bénéficièrent, beaucoup plus tôt que les Rwa, de moyens de transports modernes. La voie ferrée reliant Moshi à la côte fut achevée en 1912 sous la colonisation allemande, assurant l'exportation facile de la production de café, alors que c'est en 1929 seulement, soit dix-sept ans plus tard, que cette ligne ferroviaire fut prolongée par les Anglais jusqu'au village de Tengeru au pied du Mont Méru, et un an plus tard jusqu'à la ville d'Arusha treize kilomètres plus à l'ouest.

Autre facteur favorable aux Chaga, les plantations européennes sur le Kilimandjaro restèrent limitées en nombre et les pires effets de l'expropriation territoriale y furent évités (ILIFFE, J., 1979 : 144). Les Rwa dans leur ensemble conservèrent eux-aussi leurs terres, mais le Mont Méru fut complètement ceinturé au sud et à l'est par des plantations coloniales (LUANDA, N. N., 1986 : 51). Plus nombreux autour du Mont Méru, les colons y pesèrent davantage sur l'administration coloniale locale sans toutefois la dominer. En outre, immédiatement après la Seconde Guerre mondiale, les Chaga eurent la chance de bénéficier du soutien actif de leur premier *administrative officer*, le Major Charles Dundas. Beaucoup d'entre eux cultivaient déjà le café (125 000 plants en 1921), mais se heurtaient à des difficultés de commercialisation. Dundas puis son successeur aidèrent à la création de la première coopérative commerciale chaga, la Kilimanjaro Native Planter's Association (K.N.P.A.), qui vit le jour en 1925 (MOORE, S. F., 1986 : 119).

Les Chaga se montrèrent très dynamiques. De leur propre initiative, ils construisirent des routes sur la montagne pour faciliter le transport du café. Dans l'ensemble ils furent soutenus au début par la politique coloniale britannique, en dépit de la vive opposition des planteurs européens du Kenya et du Tanganyika. J. ILIFFE décrit en détail les bouleversements sociaux introduits par la culture du café dans la société chaga, en particulier la naissance d'une classe de capitalistes face aux autorités traditionnelles, et l'émergence d'une conscience politique (1979 : 274-281).

Son livre par contre fournit peu d'indications sur le développement de cette culture chez les Rwa, dont d'autres sources permettent de retracer l'histoire : la thèse de N. N. LUANDA, *European commercial farming and its impact on the Meru and Arusha peoples of Tanzania, 1920-1955,* (1986), les travaux de l'anthropologue P. PURITT (1970 et 1977), l'histoire de vie d'un des premiers luthériens rwa, Matayo Kaaya, publiée par A. S. MBISE (1973), et le chaleureux ouvrage de l'américain A. NELSON (1967), appelé par les Rwa dans les années 1950 pour les aider à développer la culture du café. Les sources orales seraient également abondantes sur ce thème, mais elles n'ont pas été utilisées car les enquêtes de terrain étaient orientées vers d'autres sujets.

4 - LA CAFEICULTURE CHEZ LES RWA

Par rapport au Kilimandjaro, la caféiculture chez les Rwa connait un décalage lié au retard de l'évangélisation et du développement des transports, ainsi qu'à la présence plus marquée des colons européens au pied du Mont Méru : le bas de cette montagne forme une quasi réserve européenne avec 37 720 ha aliénés en 1910 (ILIFFE, J., 1979 : 145) et 45 608 ha en 1925 (LUANDA, N. N., 1986 : 80).

4. 1. Les débuts

Vers 1906, quatre ans après l'installation de la première mission luthérienne en pays rwa, les premiers évangélisés commencent à développer la culture du café sur leurs terres à partir de plants obtenus

par les écoliers de la mission, sous le prétexte qu'ils veulent en boire. En réalité, la consommation du café comme boisson n'est jamais devenue, même aujourd'hui, une habitude chez les Rwa. Le café pour eux n'est pas une monoculture et les premiers Rwa à le cultiver restent des producteurs modestes. Les caféiers, intercalés au milieu des bananiers, du maïs et des haricots, sont plantés d'abord à l'insu des colons qui ceinturent le bas de la montagne et dont l'hostilité plus tard fut réelle sinon efficace. Mais surtout, les caféiculteurs rwa se heurtent au manque de structures commerciales.

Matayo Kaaya, un des premiers jeunes rwa converti au christianisme au début du siècle et dont la biographie est publiée par MBISE (1973), nous renseigne sur la situation qui prévaut au début des années 1920. La population rwa est alors peu importante : environ 12 000 personnes selon SPEAR (1993 : 135). Pour écouler leur café, les Rwa sont aidés par deux missionnaires allemands, restés sur place après la Première Guerre mondiale, et par les premiers *district officers* d'Arusha qui les aident à vendre leur café à de riches commerçants d'Arusha, indiens et européens (MBISE, A. S., 1973 : 39).

Le contraste est grand alors, comme le souligne LUANDA, entre l'efficacité des Chaga et l'inorganisation des Rwa. Sur le Kilimandjaro, la coopérative de café (K. N. P. A.) est une entreprise de grande envergure qui prend en charge de multiples opérations, depuis la déclaration des champs de café auprès de l'administration, l'achat et la répartition des insecticides, des vaporisateurs et autres équipements techniques, jusqu'à la commercialisation du café, dès 1924, dans son intégralité. Tous les caféiculteurs chaga sont membres de cette coopérative unique. Chez les Rwa au contraire, l'adhésion à la coopérative n'est pas obligatoire. Chacun se charge individuellement de sa déclaration auprès des services administratifs, et chaque caféiculteur vend sa production à un agent de son choix. Faute de négociation collective, les prix obtenus sont très bas. Les tentatives d'organisation se heurtent à diverses difficultés. En 1928 les Rwa forment une coopérative avec les Arusha, leurs voisins sur le flanc sud-ouest du Mont Méru, puis s'en séparent en 1931. En 1929-1930 ils ont recours à un agent unique pour vendre leur café à Londres, mais n'en tirent pas le résultat escompté : le café n'est pas de très bonne qualité et, avec la chute des cours, l'avance versée

par l'agent aux caféiculteurs ne couvre pas même le prix du lavage et du transport. L'association est débitrice et l'affaire se solde en justice (LUANDA, N. N., 1986 : 161-163, 173).

La piètre qualité du café est en effet l'une des causes de ces difficultés. Aucun engrais ni insecticide n'est employé avant 1934, et les arbres ne sont pas taillés, ce qui encourage la prolifération des parasites et des maladies. A partir de 1922, l'invasion des plantations par des parasites est un problème chronique. En 1934 le service de l'agriculture d'Arusha fait procéder à l'arrachage et à la destruction de 37 000 caféiers infestés en pays rwa, de 75 000 chez les Arusha. Ces mesures d'hygiène sont mal comprises par la population, mais les insecticides sont employés alors pour la première fois. Jusqu'à cette date les méthodes utilisées pour se débarrasser des insectes ravageurs étaient inefficaces : des équipes d'enfants étaient enrôlées pour retirer les larves à la main, sur les plantations des colons comme ailleurs (LUANDA, N. N., 1986 : 129-131 et 160).

Si l'état sanitaire des caféiers indigènes laissait à désirer, le cas n'était pas unique et le risque de propagation des maladies et parasites du café, argument invoqué par les planteurs pour inciter l'administration à limiter cette culture par les Africains, ne pouvait être tenu pour décisif. Quant à l'autre peur des colons, celle de manquer de main d'oeuvre, elle avait quelque raison d'être car les Rwa se sont toujours montrés réticents à travailler sur les plantations des Blancs. Ce sont surtout les femmes et les enfants du voisinage qui louaient leurs services au moment de la récolte, en échange du droit d'accès aux points d'eau. En effet les plantations coloniales, en ceinturant la base du Mont Méru, monopolisaient aussi l'accès à l'eau. Cette situation créait de gros problèmes pour les indigènes qui voulaient abreuver leurs troupeaux. Les Rwa n'apportaient donc aux planteurs qu'une main d'oeuvre temporaire et souvent non comptabilisée. Le plus gros des travailleurs venait de plus loin, en particulier du centre du Tanganyika.

Parmi les divers arguments invoqués par les colons pour inciter l'administration à interdire aux agriculteurs locaux la culture du café, c'est la peur de la concurrence sans doute qui compte le plus. En 1926, leur pression pousse le gouverneur à décourager les tentatives des Rwa

et des Arusha de développer la culture de l'arabica, d'ailleurs sans succès (ILIFFE, J., 1979 : 289-290). La crise est alors aiguë entre les planteurs et les Rwa, qui vont jusqu'à soupçonner leur chef d'avoir été soudoyé par la partie adverse (MBISE, A. S., 1973 : 39). Les caféiculteurs européens du district, regroupés dans l'Arusha Coffee Planters' Association, prônent l'abolition du café africain en 1924 et 1927, mais devant leur échec manifeste, ils abandonnent cette requête en 1936, se limitant à exiger le bon état sanitaire des plantations (LUANDA, N. N., 1986 : 174-179).

La chute des cours avec la crise économique mondiale à partir de 1929 est ressentie cruellement par les gros producteurs en pays chaga, pour lesquels le café est une ressource essentielle. Mais dans le district d'Arusha où cette culture est encore embryonnaire, la crise affecte peu sa progression. La caféiculture y garde un intérêt économique minimum et s'intègre facilement à l'exploitation familiale où elle s'associe aux cultures de base (banane, maïs et haricot) et où la main d'oeuvre est disponible. En 1930 le district d'Arusha (qui englobe les Rwa et les Arusha) ne comptait que 400 champs de café. On en dénombre 1300, soit plus du triple, cinq ans plus tard, pour une surface d'environ 31 hectares. A partir de 1935 la culture du café est à nouveau fortement découragée par le gouvernement (NELSON, A., 1967 : 107), et reste encore peu développée en pays rwa : en 1938 un Rwa sur quatre seulement cultive du café (ILIFFE, J., 1979 : 293). A cette époque les Rwa n'ont toujours pas d'organisation commerciale.

4. 2. Le tournant des années 1950

Des changements importants se produisent à partir des années 1947-1952, qui sont une période clé de l'histoire des Rwa. Leur nombre a plus que doublé en trente ans : ils sont maintenant 30 000 environ. Ces années sont marquées par une double offensive de l'administration coloniale, sur leurs terres de pâtures et sur la commercialisation de leur café.

L'offensive territoriale commence avec la publication en 1947 du rapport Wilson qui préconise, au bénéfice des colons, l'expropriation des territoires pastoraux des Rwa au nord-est du Mont Méru. Le rapport prévoit le déplacement de la population de cette zone vers celle plus

méridionale de Kingori, jusqu'alors insalubre. Les Rwa refusent de se soumettre, et leur résistance, dirigée par les premiers lettrés luthériens, donne lieu à un épisode célèbre de l'histoire coloniale du Tanganyika, connu sous le nom de *Meru Land Case*. De résistance en tractations diverses, cette affaire culmine en 1952 avec l'envoi aux USA d'un représentant de la communauté rwa, Kirilo Japhet. En effet le Tanganyika se trouvant, depuis la fin de la Première Guerre mondiale, administré par les Britanniques sous mandat international de la Société des Nations (devenue Organisation des Nations Unies en 1946), Japhet est mandaté pour défendre la cause de son peuple devant le Conseil d'Administration des Nations Unies, ce qu'il fait le 21 juillet 1952. Cette démarche emplit les Rwa d'un grand sentiment de fierté, car c'est la première fois qu'un petit peuple colonisé, inconnu de la scène internationale, en vient à défendre sa cause devant les Nations Unies. Le voyage de Japhet aux Etats Unis est également à l'origine, quoique de manière indirecte, d'un développement ultérieur très rapide de la culture du café, comme on le verra plus loin.

L'offensive commerciale de l'administration britannique, menée également à partir de 1947, concerne de façon directe le café. L'administration propose aux Rwa la création d'un bureau administratif appelé Arusha Native Coffee Board, dont le responsable serait nommé par le District Commissioner, et auquel ils vendraient tous leur café. Leur production, à cette époque, tourne autour de 200 tonnes par an. Mais les Rwa, méfiants, s'opposent à ce projet et boycottent le bureau. En dépit de leur résistance, ce système finit par leur être imposé sept ans plus tard, en 1954 (NELSON, A., 1967 : 92, 134), mais pour peu de temps.

Les années 1950 en effet marquent un tournant décisif dans l'histoire des Rwa et du monde qui les entoure. En 1952 éclate la révolte Mau-Mau au Kenya, dont les Rwa sont informés. Deux ans plus tard en 1954 est créé le TANU (Tanganyika African National Union), véritable parti politique qui marque le début de la lutte pour l'indépendance. Kirilo Japhet, pour sa part, après avoir défendu la cause territoriale des Rwa devant les Nations Unies en 1952, reste quelque temps aux Etats Unis où il fréquente le milieu luthérien. Il y rencontre Anton Nelson, jeune américain pétri d'idéalisme, qui possède quelques compétences dans le

domaine de la construction et des affaires. Japhet lui propose de rentrer avec lui au Tanganyika pour aider les Rwa, moyennant salaire, à développer leur caféiculture.

Nelson arrive avec Kirilo Japhet en pays rwa en 1954. Aussitôt il constate les points faibles de la situation : rendements médiocres, production de mauvaise qualité n'obtenant, de ce fait, que des prix très bas dans les ventes aux enchères. La première démarche de Nelson consiste à négocier à la baisse la commission prélevée par l'agent administratif pour la vente du café, ainsi que les frais de courtage : la commission se montait en effet à 2,5 % pour les Rwa, alors qu'elle n'était que de 1,5 % pour les colons, et les frais de l'agence de courtage de Moshi étaient facturés 1,5 % aux Rwa au lieu de 1 % seulement à la clientèle non africaine. Nelson obtient que les pourcentages facturés aux Rwa soient alignés sur les taux les plus bas, moyennant la création d'une coopérative officielle (NELSON, A., 1967 : 93-96).

Cette dernière, la Meru Growers Cooperative Society, est fondée en 1955 en remplacement de la Meru Coffee Growers Association qui datait de 1947 (PURITT, P., 1977 : 105) mais n'avait aucun statut officiel. La nouvelle coopérative est créée sur le modèle de celle des Chaga, la Kilimanjaro Native Cooperative Union (K.N.C.U.), fondée au début des années 1930 en remplacement de la première coopérative chaga créée en janvier 1925 (ILIFFE, J., 1979 : 277-279). Les Rwa accusent plus de vingt ans de retard par rapport au modèle chaga.

L'action de Nelson s'exerce aussi dans le domaine de la sélection variétale et de la lutte contre les parasites du café. Dès les premiers mois de son séjour, en 1955, il obtient des plants sélectionnés de la station de recherche de Lyamungu sur le Kilimandjaro. Il en diffuse la culture chez les Rwa, en même temps que l'usage des insecticides : de 1954 à 1959, soit en cinq ans seulement, le rendement du café rwa est multiplié par trois ou quatre. La production annuelle, après être tombée à 99 tonnes en 1952, remonte à 500 tonnes en 1958, et 830 tonnes en 1960 (NELSON, A., 1967 : 107-110, 134).

Les Rwa à cette époque manquent cruellement de formation générale : en 1954, seuls deux élèves sont scolarisés au niveau

secondaire pour une population totale de 35 000 individus. Sensible à cette situation, le comité exécutif de la coopérative crée sur ses deniers un fonds spécial d'éducation pour promouvoir la scolarisation. Il est doté de la moitié des ressources de la coopérative, soit environ 2 des 4 % de commission qu'elle prélève sur les caféiculteurs rwa. Simultanément l'église luthérienne, dont l'influence s'est considérablement accrue à partir du *Meru Land Case*, contribue à l'effort de scolarisation en fondant la première école secondaire à Makumira. Nelson quant à lui, jouant de ses relations, obtient en 1959 pour le premier candidat rwa aux études supérieures une bourse d'études dans un collège luthérien du Minnesota. C'est la coopérative de café qui finance le voyage de ce premier étudiant (NELSON, A., 1967 : 146-150).

En 1958, la production de café des Rwa est devenue trop importante pour être gérée facilement par la Meru Growers Cooperative Society. Une fédération de coopératives locales, la Meru Cooperative Union, la remplace. Elle achète et vend presque tout le café produit localement. En dépit de la chute des cours mondiaux, la production s'accroît tellement, en quantité comme en qualité, que les revenus augmentent considérablement. La richesse de la coopérative lui permet bientôt de racheter une à une, pour les redistribuer, les terres expropriées lors du *Meru Land Case*, abandonnées par les colons (NELSON, A., 1967 : 133-134 et 152-153).

Vers la fin des années 1950, les transports locaux sont améliorés avec l'aide de Nelson. Des ponts sont construits sur les nombreux torrents descendant de la montagne. Il s'occupe également de l'acheminement de l'eau, nécessaire pour laver le café. Le projet hydraulique de Songoro, achevé en 1959, capte l'eau d'une source et la conduit à l'usine de Ngyani. C'est, en 1960, la première usine de transformation du café du pays rwa, sous contrôle de l'Union Coopérative Méru.

Le grand essor de la culture du café chez les Rwa, au cours des années 1950 et 1960, entraîne un enrichissement considérable. Cette richesse est en bonne part réinvestie dans le cheptel. Mais en même temps, le développement de la caféiculture et l'accroissement démographique (la population rwa est estimée à environ 50 000 en

1960) provoquent une pénurie de terre qui pousse les Rwa à mettre en culture les anciens pâturages de montagne et à coloniser des lieux jusque là peu habités. Ainsi se peuplent peu à peu les régions limitrophes, la zone pastorale au nord-est du Mont Méru, la plaine de Mbuguni au sud, jusqu'alors insalubre, et la région de Kingori plus à l'est. Vers le milieu des années 1960 presque chaque fermier rwa cultive au moins un ou deux arpents, soit 50 à 100 ares, de café (PURITT, P., 1977 : 96).

L'année 1961 marque l'indépendance du Tanganyika. Organismes et programmes de développement voient le jour, et le Ministre du Développement Coopératif dit bientôt aux Rwa : "Pourquoi payer un conseiller technique, alors que vous pouvez l'obtenir gratuitement sur simple demande ?" (NELSON, A., 1967 : 213). C'est ainsi que Nelson est remercié, et quitte la communauté rwa après sept années de services. L'ouvrage chaleureux où il relate son expérience, dont le titre (*The Freemen of Meru)* traduit la forte teneur idéologique, s'achève de façon très symbolique sur la cérémonie à laquelle il est convié par les Rwa, en 1962, pour célébrer l'anniversaire des dix ans du *Meru Land Case*.

CONCLUSION

Sur les riches pentes du Mont Méru si favorables à la culture du café, ce sont les facteurs humains qui ont déterminé chaque épisode de l'histoire de cette culture, depuis la date de son introduction, beaucoup plus tardive que sur le Kilimandjaro, sa très lente progression liée aux difficultés d'organisation des caféiculteurs rwa, jusqu'à son essor à partir des années 1950.

Parmi ces facteurs humains, on remarque dès le début le rôle de l'église luthérienne. Ce sont en effet les premiers missionnaires, luthériens, qui introduisent le café chez les Rwa et les aident à le commercialiser, contre la volonté des planteurs immigrés. L'histoire du café sur le Mont Méru, comme sur les flancs du Kilimandjaro, est donc directement liée à celle du christianisme.

Le lent démarrage de la caféiculture et les difficultés multiples qu'elle rencontre (problèmes sanitaires, opposition des planteurs immigrés, commercialisation) s'expliquent dans une large mesure par des facteurs humains. A cet égard les Rwa accusent un retard colossal par rapport aux Chaga, qui furent en mesure de surmonter beaucoup plus vite des difficultés de même ordre. Indépendamment du décalage dans l'évangélisation, le développement des transports et la scolarisation, qui furent sans conteste déterminants, la différence tient sans doute, pour une bonne part, aux caractéristiques socio-économiques respectives de ces deux populations. Les Chaga manifestent très tôt une efficacité particulière dans leur organisation collective de la caféiculture, tandis que chez les Rwa semble longtemps prévaloir un individualisme dont les causes au demeurant paraissent difficiles à analyser.

Plus tard dans les années 1950, les tentatives coloniales d'expropriation ont provoqué, à travers le *Meru Land Case*, le développement d'un fort sentiment identitaire chez les Rwa, dont le voyage de Kirilo Japhet aux USA fut le fruit. Dans l'histoire de Japhet et de son retour au pays avec l'américain Nelson, on retrouve en filigrane l'intervention de l'église luthérienne. En effet ce jeune lettré choisi par la communauté rwa pour défendre sa cause devant de Conseil de tutelle des Nations Unies est aussi luthérien, ce qui n'est pas une coïncidence : les premiers lettrés sont les élèves de la mission. Naturellement, Japhet aux Etats Unis fréquente le milieu luthérien et c'est là qu'il trouve, pour revenir avec lui, un collaborateur dévoué, en la personne d'Anton Nelson. Son intervention, voulue et financée par l'ensemble de la communauté, provoque la croissance très rapide de la caféiculture en pays rwa.

Ce rôle décisif de l'église luthérienne dans l'histoire de la caféiculture chez les Rwa n'est pas un fait unique : on le retrouve en particulier dans l'histoire de la cacaoculture retracée pour trois pays d'Afrique de l'Ouest, dans ce même ouvrage, par J.-P. Chauveau. De manière plus globale, une étude de l'influence des milieux luthériens sur la vie économique des pays d'Afrique où ils sont fortement implantés serait à mener.

La croissance en flèche de la culture du café chez les Rwa dans les années 1950 et 1960 fut concomitante de celle du Kenya par suite du

plan Swynnerton à partir de 1953 (ADAM, M., 1994 : 73-74). Indépendamment des personnes, elle allait sans doute dans le sens de l'histoire. Le succès de ce développement s'explique moins par la compétence du conseiller choisi par les Rwa, si réelle qu'elle ait été, que par l'adhésion totale de la communauté rwa à ce projet.

Meudon, octobre 1994

BIBLIOGRAPHIE

ADAM, M., 1994, Une revanche post-coloniale : la caféiculture au Kenya, *in* TULET, J.-Ch., CHARLERY, B., BART, F. et PILLEBOUE, J. (éds.), *Paysanneries du café des hautes terres tropicales*, Paris, Karthala, pp. 68-93.

BATIBO, H., et MARTIN, D., (éds.), 1989, *Tanzanie. L'ujamaa face aux réalités,* Paris, Editions Recherche sur les Civilisations, Mémoire n° 80, 255 p.

BUIJTENHUIJS, R., 1971, *Le mouvement "mau-mau". Une révolte paysanne et anti-coloniale en Afrique Noire*, Paris, Mouton, 428 p.

COQUERY-VIDROVITCH, C. et MONIOT, H. 1984 (2ème édition). *L'Afrique Noire de 1800 à nos jours*, Paris, Presses Universitaires de France, 480 p. (1ère édition 1974).

CROWDER, M., 1968, *West Africa under colonial rule*, Londres, Hutchinson, 540 p.

FREMIGACCI, J., 1982, Les colons de la côte-est centrale de Madagascar, de la prospérité à la crise (1924-1939), *Omaly sy Anio*, 15, pp. 125-170.

GULLIVER, P. H., 1963, *Social control in an african society. A study of the Arusha : agricultural Masai of Northern Tanganyika,* Londres, Routledge & Kegan Paul, 306 p.

HATUNGIMANA, A., 1993, *Les cultures coloniales et les paysanneries africaines : projets et bilans. La caféiculture en Urundi, au Congo Belge et au Tanganyika entre les deux guerres mondiales*, Université de Paris I, Mémoire de D.E.A. en histoire, 143 p.

ILIFFE, J., 1979, *A modern history of Tanganyika*, Cambridge, Cambridge University Press, 616 p.

JAPHET, K., et SEATON, E., 1967, *The Meru Land Case*, Nairobi, East African Publishing House, 92 p.

LUANDA, N. N., 1986, *European commercial farming and its impact on the Meru and Arusha peoples of Tanzania, 1920-1955*, Université de Cambridge (Royaume Uni), Ph. D, 331 p.

MBISE, A. S., 1973, The evangelist : Matayo Leveriya Kaaya, *in* ILLIFE, J., (éd.), *Modern Tanzanians. A volume of biographies,* Nairobi, East African Publishing House, pp. 27-42.

MOORE, S. F., et PURITT, P., 1977, *The Chagga and Meru of Tanzania.*, Londres, International African Institute, Ethnographic Survey of Africa, 18, 140 p.

MOORE, S. F., 1986, *Social facts and fabrications. "Customary" law on Kilimanjaro, 1880-1980*, Cambridge, Cambridge University Press, 397 p.

MOSLEY, P., 1983, *The settlers economies. Studies in the economic history of Kenya and Southern Rhodesia, 1900-1963*, Cambridge, Cambridge University Press, 289 p.

NELSON, A., 1967, *The Freemen of Meru*, Oxford, Oxford University Press, 227 p.

PURITT, P., 1970, *The Meru of Tanzania : a study of their social and political organization*, Université de l'Illinois, Ph. D., 193 p.

PURITT, P., 1977, The Meru of northeastern Tanzania, *in* MOORE, S. F., et PURITT, P., *The Chagga and Meru of Tanzania*, Londres, International African Institute, Ethnographic Survey of Africa, 18, pp. 90 - 140.

SPEAR, T., 1993, Being "Maasai", but not "People of Cattle". Arusha Agricultural Maasai in the Nineteenth Century, *in* SPEAR, T. et WALLER, R., eds., *Being Maasai. Ethnicity and Identity in East Africa*. Londres : James Currey, 1993, p. 120-136.

SURET-CANALE, J., 1964, *Afrique Noire occidentale et centrale*, t. 2, *L'ère coloniale, 1900-1945*, Paris, Editions sociales, 637 p.

TULET, J.-Ch., CHARLERY, B., BART, F., et PILLEBOUE, J., (éds.), 1994, *Paysanneries du café des hautes terres tropicales*, Paris, Karthala, 370 p.

ZWANENBERG, R. M. Van, (with Anne KING), 1975, *An economic history of Kenya and Uganda, 1800-1970*, Londres, MacMillan, 2ème édition 1977, 326 p.